



HAUT LES FILLES

UN FILM DE
FRANÇOIS ARMANET

LISTE ARTISTIQUE

JEANNE ADDED
JEHNNY BETH
LOU DOILLON
BRIGITTE FONTAINE
CHARLOTTE GAINSBURG
FRANÇOISE HARDY
IMANY
CAMELIA JORDANA
ELLI MEDEIROS
VANESSA PARADIS

Voix Off ELISABETH QUIN

LISTE TECHNIQUE

Réalisation.....	FRANÇOIS ARMANET
Scénario.....	FRANÇOIS ARMANET et BAYON
Image.....	ROMAINE CARCANADE, NICOLAS BORDIER, GUILLAUME SCHIFFMAN
Montage.....	FABRICE ROUAUD
Son.....	FRÉDÉRIC DE RAVIGNAN, RÉMI DARU
Montage/Mixage Son.....	GUILLAUME SOLIGNAT
Documentation.....	VÉRONIQUE DUVELLE
1 ^{er} Assistant réalisateur.....	MELISSA PHULPIN
Producteur exécutif.....	FRÉDÉRIC BRUNEEL
Productrice associée.....	ALEXIA DE BEAUVOIR
Directeur de production.....	THIERRY CRETAGNE
Responsable de production....	ADRIANA TEOFANOVA
Directeur de Post-production...	LAURENT CANOVA
Production.....	INCOGNITA
En coproduction avec.....	ARTE FRANCE CINÉMA, INA
En association avec.....	A PLUS IMAGE DÉVELOPPEMENT 7, CINÉVENTURE 4
Avec le soutien de.....	ARTE COFINOVA, ANGOA, SACEM
Diffusion France.....	ARTE FRANCE, CANAL +
Édition vidéo, VOD et Ventes internationales.....	LES FILMS DU LOSANGE

Photos © SONIA SIEFF - 2019 INCOGNITA FILMS - ARTE FRANCE CINEMA - INA

INCOGNITA présente

HAUT LES FILLES

UN FILM DE
FRANÇOIS ARMANET

PRODUIT PAR **ÉDOUARD DE VÉSINNE**

FRANCE • COULEUR • 1H19 • SON 5.1 • 2K-1,85 • VISA N°147 817

SORTIE LE 3 JUILLET 2019

PRESSE : FLORENCE NAROZNY

6, place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20 • 01 40 13 98 09
florence.narozny@wanadoo.fr



DISTRIBUTION : LES FILMS DU LOSANGE

22 Av. Pierre 1^{er} de Serbie - 75116 Paris
Tél.: 01 44 43 87 15 / 17 / 25 / 26
www.filmsdulosange.fr

Photos et Dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.fr



En France, la révolution rock du jour se joue au féminin pluriel. Face aux clichés virils du rap et du rock, les femmes iconoclastes réinventent le corps, le désir, l'apparence, à rebours de tous les codes sur la beauté, le vêtement, la décence, le genre.

Pourquoi et comment en est-on arrivé là ? Le rock usé, pour renaître, avait besoin d'une mue, de changer de rythme, de peau, de langue, de sexe. Le nouveau commando des filles a pris le pas, la parole, et joue la nouvelle manche.

Au micro, sur scène ou dans la vie, dix chanteuses charismatiques tournent les pages de soixante ans de rock français. ■



Le grondement d'un quadrimoteur dans un ciel d'orage, un uppercut de Cerdan, les débris d'un Constellation, une petite robe noire. Le 28 octobre 1949, l'avion qui porte " le bombardier marocain " Marcel Cerdan vers sa bien-aimée Edith Piaf à New York s'écrase aux Açores. Le soir même, Piaf pleure en scène son amant boxeur en lançant l'appel *Mon Dieu Mon Dieu*.

Si l'histoire fait naître le rock'n'roll au *Heartbreak Hotel* d'Elvis en 1954, pour nous, ce gospel universel de Piaf, la diva kabyle de Belleville, est l'acte de baptême de la passion rock. Tout est là de ce que sera la musique du siècle depuis : entre complainte et blues, un coup de foudre, un cri dans la nuit. Corps et âme brisés, *Rien de rien*, la gloire et le sublime *Emportés par la foule*. Un *Hymne à l'amour* à mort, la femme.

Aujourd'hui, le rock français donne raison à cette vision. La scène hexagonale en pleine effervescence est celle des femmes. Par les temps qui courent d'interrogation transgenre, de régression obscurantiste et de terrorisme sexiste, c'est une bouffée de *Vie en rose* aux airs de manifeste. De Piaf à cette nouvelle génération de Marianne binaires, on peut revoir l'épopée du genre d'un œil neuf.

Par parti-pris stylistique, *Haut les filles* donne la parole uniquement aux femmes. Dix chanteuses françaises emblématiques, des années 60 à aujourd'hui : Françoise Hardy, Brigitte Fontaine, Elli Meideros, Vanessa Paradis, Charlotte Gainsbourg, Imany, Jeanne Added, Lou Doillon, Jehnny Beth et Camélia Jordana.

Alternant témoignages de celles qui font cette histoire et concerts ardents, le tout lié par la voix off d'Elisabeth Quin, *Haut les filles* joue ce renversement de perspectives. Une contre-plongée tout feu tout femme. Bienvenue au pays des rockeuses. ■

ENTRETIEN-DISCUSSION AVEC FRANÇOIS ARMANET ET BAYON PAR SERGE KAGANSKI

Serge Kaganski – Longtemps, le rock a été un truc de mecs. En focalisant votre film sur les femmes et en élargissant la conception du rock à la pop et à la chanson, avez-vous voulu casser ce cliché, fixer une trace de l'importance des femmes dans la musique populaire et de leur prise de pouvoir progressive parallèlement aux avancées du féminisme ?

François Armanet – Au départ, c'est le producteur Edouard de Vésinne qui m'a proposé de faire un film sur le rock français après avoir vu le documentaire sur les choristes noires américaines, *Twenty feet from stardom*. J'ai immédiatement pensé à mon vieil ami Bayon. Quand je suis arrivé à *Libération* en 81, il y avait deux figures : Serge Daney pour le cinéma et Bayon pour la musique. Bayon a imposé le traitement du rock dans un quotidien, ce qui n'existait pas avant en France. Nous avons une vieille complicité et comme le dit la formule, c'est un ami de plus de trente ans. Nous nous sommes d'abord demandés par quel bout prendre cette histoire du rock français. On a nos mousquetaires, Bashung, Manset, Christophe, Murat, on a tourné autour de ces noms avant d'avoir l'idée de nous intéresser aux femmes. C'était plus original, et par ailleurs, la scène féminine, aujourd'hui, est bien plus intéressante que celle des garçons.

SK - Le moment Me Too a-t-il joué un rôle dans ce choix ?

Bayon – On a eu cette idée bien avant l'affaire Weinstein, mais le temps que les choses se mettent en place, la tornade Me Too est passée par là. Mais en fait, on s'est vite dit que Me Too pouvait aider à faire progresser le film. A l'origine, notre désir de faire ce film n'avait pas de caractère Me Too, c'était juste le goût du féminin. On se disait, est-ce que le rock ne serait pas plus intéressant à observer de ce point de vue qui restait vierge, si on peut dire ? Il s'agissait de faire taire un certain rock français pour lui faire dire autre chose que le discours conventionnel habituel. Les femmes nous semblaient un bon vecteur pour ça.



Photo © Sawa. Sep 2019 - INOCEM FILMS - ARTE FRANCE CINÉMA - INA

SK – Vous avez élargi le rock à toutes les catégories de la musique populaire, dans la lignée de la rubrique musique de Libé qui a très vite fait sauter les barrières entre rock, plutôt anglo-saxon, et ce qu’on appelait “variété”, plutôt française.

FA – Notre point de départ, un peu provocant, était cette question : et si ce n’était pas Elvis qui avait inventé le rock, mais Edith Piaf, en 49, au moment de la mort de son amoureux, le boxeur Marcel Cerdan ? Quand elle chante *Mon Dieu*, c’est un cri dans la nuit, un choc sonique absolu, un gospel universel, un blues...

B – Et puis un happening. La légende veut que cette chanson ait été écrite par l’amant de Piaf, Charles Dumont, dans la journée. Cerdan meurt et c’est le soir-même qu’elle adresse son incantation au ciel. Il y a là une montée dramatique qui est très rock et qui fait penser à la première diffusion de *Heartbreak Hotel* d’Elvis. Comme Elvis, Piaf produit un choc sensoriel qui définit un avant et un après. D’ailleurs, une de mes obsessions serait que les pouvoirs publics aménagent la maison où est née Piaf à Belleville, ce serait notre Graceland.

SK – Piaf inventeuse du rock, c’est une théorie à la fois légitime et arbitraire qui rejoint celle du critique américain Nick Tosches, pour qui le rock n’est pas né mais mort avec Elvis ! Selon lui, l’âge d’or du rock, ce sont les années 30 et 40 des bluesmen et des chanteurs de rhythm’n’blues qui officiaient dans des lieux ségrégués donc méconnus du grand public blanc et de l’industrie du spectacle.

B – On peut ajouter à cela Willy DeVille qui dit que le rock est une invention française parce qu’il vient de la bourrée, du rigodon, exportés de l’autre côté de l’Atlantique par les Acadiens et qui ont muté dans les marais de Louisiane au contact du blues.

FA – On en revient aux Indiens, mais Français ! Le rock vient des Apaches du Balajo ! Placer le film sous l’aune de Piaf n’est donc pas si exagéré. Dans le chœur des femmes que l’on a choisi pour ce film, il y a une résonnance évidente entre Piaf et Camélia Jordana, ou entre Barbara et Jehnny Beth. Tout cela procède d’un esprit, d’une impulsion où le lien se fait naturellement. À la lumière de cet esprit, on voit immédiatement ce qui est rock et ce qui ne l’est pas. Françoise Hardy est rock.

SK – La lignée Piaf-Camélia Jordana passe aussi par Billie Holiday.

FA – Absolument ! Et via la Kabylie, elle passe aussi par Brigitte Fontaine. Ces échos-là traversent le film. Après, on a serré et anglé le point de vue, y compris au sens du cadre de la caméra. On ne voulait entendre que des paroles de femmes, y compris la voix off de la narratrice, Elisabeth Quin. Il n’y a que des femmes qui parlent. Ce film a été voulu comme une ode à la femme, à la féminité, au féminisme. Bon, Brigitte Fontaine préfère qu’on dise “meuf” ou “femelle” que “femme”, alors que Jeanne Addad préfère le terme “fille”. D’où le titre, *Haut les filles*, comme Haut les cœurs ou Haut les chœurs. Ensuite, plutôt que d’interviewer Virginie Despentes ou d’autres figures du féminisme, on a décidé de ne faire passer la question féministe que par ces chanteuses et rockeuses. Car ces femmes chanteuses parlent avec leur voix mais aussi avec leur corps, avec leur présence sur scène. C’est “on s’occupe de notre corps nous-mêmes”. Ce n’est pas aux mecs de leur dire de quelle manière elles s’expriment, de quelle manière elles se situent, de quelle manière elles sont à la fois transmetteuses et réceptrices.

SK – Comment avez-vous choisi les dix chanteuses qui interviennent dans le film ?

B – En partant du rock, j’aurais été beaucoup plus intégriste dans mes choix.

Mais le cinéma m'apprend des choses : on peut être cryptique à l'écrit mais pas à l'image. Au cinéma, il faut ouvrir. Ce sont des considérations de cet ordre qui nous ont fait aboutir par tamisages successifs à cette sélection qui est représentative, connue, audacieuse, croisant les générations, etc. La force de ces dix femmes, c'est que ce sont elles qui ont fait le film au final. À partir d'un projet qui aurait pu être rock intégriste, on a dérivé vers quelque chose de plus subtil : un panorama de parleuses rock, mais qui vont bien au-delà du rock. Ce film est devenu "rencontre avec dix femmes remarquables", qui font monter une chorale de voix féminines puissantes. Au départ, le film avait une tonalité garçonnière, elles étaient témoins, et elles sont devenues actrices et auteures du film, alors que notre point de vue de garçons s'est effacé. En composant ce bouquet féminin, j'ai retrouvé un de mes moments de bonheur dans la vie, quand je jouais à la poupée enfant ! Je m'isolais avec une amie, on jouait à la poupée et à la dinette, j'étais dans un état de nirvana absolu ! J'ai retrouvé cette sensation en faisant le film. Assister à cette petite fabrique de féminité, c'était captivant !

FA – Le film déploie en effet un chœur de femmes, leur parole est une musique en soi. Quand elles parlent, pas de musique dessous. La musique intervient entre leurs prises de paroles, ce sont des scènes de concerts puisqu'on avait envie de les voir s'exprimer dans toute leur intégrité, corps compris. Pour préciser le choix de ces dix chanteuses, on voulait raconter soixante ans de musique en feuilletant l'album du rock français, sans souci

d'exhaustivité. On est parti de Françoise Hardy et Brigitte Fontaine, qui représentent l'avant-68 : les femmes n'ont pas de carnets de chèque, elles n'ont pas le droit d'avorter, la pilule n'est pas autorisée, c'est une société patriarcale à fond ! Tous ces droits nous paraissent banals aujourd'hui, mais à l'époque, ça ne l'était pas. Françoise Hardy, icône androgyne, choisissait une « soumission » volontaire à l'homme de sa vie, même si elle était indépendante d'esprit et financièrement. Brigitte Fontaine, qui avait signé le « Manifeste des 343 salopes », forgeait sa liberté à travers une forme de folie, véhiculant une image plus iconoclaste que Françoise Hardy, cassant les codes. Ces deux femmes nous paraissent les deux piliers de départ, incarnant les années soixante de façon très différente mais également emblématique, pour arriver à aujourd'hui avec Jehnny Beth, Jeanne Added, Lou Doillon et Camélia Jordana. En passant par Elli Medeiros, Vanessa Paradis, Charlotte Gainsbourg, Imany... Dix femmes puissantes, un choix idéal.

SK - Le film montre l'évolution du showbiz à l'aune des évolutions sociétales. Si on suit ce fil, les chanteuses sont passées de "poupées" manipulées par des hommes à un "empowerment" progressif puis achevé. On pourrait infléchir ce type de récit un peu schématique en se disant par exemple que le couple Gainsbourg-Birkin était peut-être un symbole de la domination



BRIGITTE FONTAINE

" Sur scène il faut être net. Il faut avoir une silhouette nette. J'avais des habits très moulants et la tête rasée. C'était net. Je n'aime pas le mot femme, meuf ou alors femelle. Signer le manifeste des 343 salopes c'était une évidence. J'ai failli mourir à chaque avortement."

masculine mais surtout une grande histoire d'amour partagé et une immense réussite artistique tout autant partagée.

FA – Le film n'est pas manichéen. Lou Doillon le dit très bien, elle était entourée de femmes fortes et libres... mais... au service des hommes. Et quand elle découvre Catherine Ringer des Rita et Muriel de Niagara à la télé, elle a un choc : tout à coup, ce n'est plus une femme derrière un homme, c'est une femme à égalité, voire devant son homme.

B – Un de nos jeux sur le tournage, c'est que je tenais à éradiquer toute trace de masculinité. J'étais donc tracassé par les extraits Gainsbourg. J'aurais même aimé qu'on ne voit pas un batteur, bref, pas un homme à l'image ! Ce n'était pas possible, évidemment, et j'ai mis un peu d'eau dans mon vin. Le groupe de Jehnny Beth, Savages, ne comporte que des femmes. Ce sont des amazones, et là, c'était parfait.

FA – Le film questionne le féminin, le féminisme, et les questions de genre. On était parti en cherchant l'émotion de la musique, des affects, et au final, on a été scotché par la force de leurs mots. On a pris des leçons de vie. Beauvoir a écrit : "Le féminisme, c'est une manière de vivre individuellement et de lutter collectivement". Cette phrase magnifique, elles l'incarnent toutes à leur manière. Elles interrogent la transformation de valeurs dites masculines en valeurs dites féminines et vice-versa et elles remettent les hommes à leur place.

B – La construction de ce film s'est avérée imprévisible. La principale leçon que nous avons prise, c'est que ce sont elles qui ont structuré le film en lui donnant une issue. Dans leurs concerts, elles inventent une troisième voie, une sorte de réplicant humain qui est un hybride de masculinité et de féminité et qui échappe à toutes les contraintes et conventions du genre. Fille, garçon, on s'en fout. Si la musique marche, si le concert fonctionne, la définition sexuelle n'a plus d'importance. Là, on voit que ce sont elles qui ont créé le film.

SK - Cette troisième voie androgyne, queer, a toujours existé dans le rock si on veut bien se souvenir de Little Richard, de Mick Jagger, de David Bowie, mais elle était toujours impulsée par des hommes.

FA – Dans l'histoire, on est passé de femmes interprètes, coachées, à des femmes maîtrisant leur expression et maintenant, en effet, elles ne se définissent plus par rapport aux hommes et aux clichés du genre. Il y a eu beaucoup de résonances non calculées entre nos intervenantes. Les entretiens se sont fait individuellement et échelonnés sur plusieurs mois mais



VANESSA PARADIS

" Faire un concert, ça me donne l'impression d'être le capitaine d'un paquebot. Un gros truc, quoi, sur la mer déchainée, qu'il faut maîtriser. Pour que tout le monde, même la mer, ressorte de là en disant : « Ah, c'était un beau voyage. » "



Photo © Sony Sep 2019 - Nicolas Fug - ARTE FRANCE CINEMA - INA

leurs propos se sont croisés, se font fait écho à distance... Elles ont tissé un canevas qui n'était pas écrit d'avance.

SK - Une résonance frappante, ce sont leurs complexes au démarrage : Hardy qui se trouve trop androgyne, Charlotte Gainsbourg qui regrette de ressembler plus à son père qu'à sa mère, Lou Doillon impressionnée par ses grandes sœurs, Imany qui estime avoir une voix d'ogre...

B – C'est une dimension happening du film. Le dispositif de mise en scène créé par François, nous en retrait, les filles plein cadre, surexposées, etc, ça a créé une tension extrêmement fructueuse. Parce qu'elles en disent plus qu'espéré, dont cette remontée aux origines qui montre comment elles se sont construites. Et elles le disent sans ambage, sans coquetterie, sans afféterie. C'est assez bouleversant. Jeanne Added raconte bien par quelle complexité d'évitements, d'affrontements, elle est devenue elle-même, ni femme ni homme, pleinement elle-même. Si chaque spectateur peut en retirer autant que nous, ce serait magnifique.



LOU DOILLON

"Ce qui me plaît le plus avec le rock et avec la langue anglaise c'est qu'on peut oublier le genre. On n'a pas besoin de préciser si on parle d'un garçon ou d'une fille. J'ai l'impression que c'était aussi une manière de montrer sur scène... qu'on pouvait reprendre des chansons de garçons..."



JEANNE ADDED

"Le rock : un truc sans fioritures, un geste clair, net et précis, qui ne s'embarrasse pas d'enluminures. J'aime peu les nœuds sans les cheveux."

FA – Il faut préciser aussi que les entretiens se sont déroulés dans des endroits choisis, des lieux de musique qui ont marqué leur itinéraire : Camélia Jordana au Bataclan, Jeanne Added à l'Elysée Montmartre... C'était important de se trouver dans un cadre silencieux mais hanté par la musique et ses vibrations. La musique est toujours présente, y compris dans le silence et l'invisibilité du hors champ.

SK - Quelques mots sur l'équipe technique du film, où il n'y a d'ailleurs pas que des femmes...

FA – Un film, c'est un travail collectif. Il y a d'abord eu la complicité entre Bayon et moi sur l'écriture. Ensuite, le film s'étant tourné sur une certaine durée, nous avons eu trois directeurs de photo selon leurs disponibilités, mais tous de l'« école » de Guillaume Schiffman. Fabrice Rouaud, le monteur images, est très fort. Véronique Duvelle, la documentaliste, aussi. La photographe, Sonia Sieff, exposera son travail. J'ai eu la chance d'avoir une équipe avec des pointures à chaque poste. Un documentaire de cinéma a toujours un budget serré et on n'y arrive que grâce à l'enthousiasme de tous.

B – Je voudrais ajouter une chose. Le dispositif de tournage prêtait un peu à rire. On était tous les deux collés dans notre coin, serrés contre la caméra,

IMANY

« Quand vous êtes jeune, on vous dit que vous avez « une voix d'ogre », et quand vous êtes un peu plus âgée, dans la vingtaine, on vous dit : « Votre voix est sexy... » Ça change tout. »

SK - Le film touche à un paradoxe passionnant du rock et du spectacle. Les femmes ont conquis leur pleine liberté dans le rock et la chanson, et en même temps, le statut de célébrité expose. Quand on est une chanteuse connue, on est aussi potentiellement un objet sexuel, un objet de désir, une cible voire une victime potentielle de l'appétit insatiable des fans. Cette loi s'applique d'ailleurs aussi aux hommes. De John Lennon à Amy Winehouse, les exemples de victimes de la célébrité et de la pression ne manquent pas. Ce risque du métier complexifie la question féministe : être chanteuse, c'est autant exercer un pouvoir sur les foules que s'offrir à elles avec le risque de finir par être dévorée.

FA – Leur courage vient de leur intégrité. Elles mesurent la part de séduction qui entre dans l'équation de ce métier et elles ne trichent pas avec. Elli Medeiros dit qu'elle se sent mieux sur scène que dans la vie.

B – Jehnny Beth parle de ça, elle évoque la conscience de sa vulnérabilité sur scène. Oui, il faut s'exposer, s'abandonner, mais c'est un risque extrêmement protégé, parce que la scène est aussi vécue par elles comme un cocon. Ensuite, la question de la séduction est en effet au cœur de ce métier. Jeanne Added se refuse à la séduction, mais de fait, elle est très

pour ne pas entrer dans le champ, un peu comme deux gugusses, deux pitres face à ces femmes souveraines, deux écoliers face à la maîtresse, sans doute habités inconsciemment par une peur d'être déplacés, à côté de la plaque. A quel titre, selon quelle légitimité, étions-nous habilités à questionner la place de la femme dans la musique ?

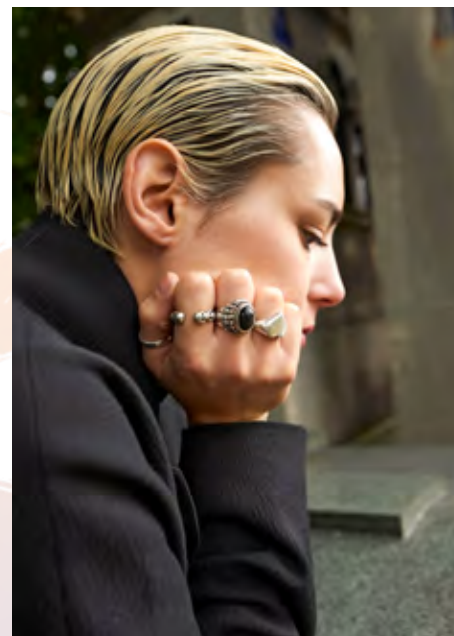
SK – C'est le film fait et achevé qui vous légitime...

B – Oui... enfin ce n'est pas si simple... Disons qu'on avait une forme de curiosité innocente, mais cela suffisait-il à nous légitimer ?

FA – Se mettre à leur service. Leur rendre grâce. On a tenu à insérer des extraits de concerts rares, du moins pas vus au cinéma. On voulait construire le film comme du rock, avec des images comme des riffs, des montées jouissives, des plages en apnée, des chœurs de fées ou de sorcières.

B – Les paroles de ces femmes parlent de ça, de plaisir, de jouissance. Elles prennent en compte ce que la scène fait au corps, avec l'exposition maximale, la mise en scène, le rapport avec le public. Certaines disent que les choses ne se passent qu'au prix d'un recueillement extrême et d'une disparition. Là, c'est quasiment Thérèse d'Avila, c'est fantastique qu'elles disent ça !

FA – Les concerts pour elles, c'est une communion païenne qui oscille entre la conquête de la liberté et le lâcher-prise. Au-delà du féminisme, il y a aussi là une intelligence de l'intime. Jehnny Beth parle très bien de ce moment de basculement où elle perd le contrôle.



ELLI MEDEIROS

"La musique m'a sauvé parce que ça m'a permis de transformer tout ce qui était douloureux. Au lieu que ça soit quelque chose qui me détruit, ça passait à travers, à travers moi, ça allait vers les autres et puis ça peut servir les autres."

séduisante. Il y a là évidemment un paradoxe, que l'on entend aussi chez Lou Doillon. Quand on chante, on est forcément séduisant. Comment échapper à la séduction et comment ne pas y échapper ? Ce fil-là aussi tend tout le film.

FA – Les femmes sont en danger sur scène mais aussi au quotidien, contrairement aux hommes. Quand elles font ce métier de chanteuse, elles vont donc plus loin pour briser les clichés de la virilité. Et ces clichés reprennent de la vigueur dans le monde des Trump, Bolsonaro, Erdogan et compagnie. Le machisme et le patriarcat sont toujours là, et peut-être même plus fortement qu'il y a vingt ans. Ces chanteuses sont par essence au cœur de la bataille.

B – En y réfléchissant, je me dis qu'une des raisons d'être de ce film, pour François et moi, est de l'ordre d'une quête secrète de rachat de nos pauvres conditions de petits mecs. Nous avons eu sans doute nos côtés parfois misogynes, sexistes, beaufs, et c'était assez voluptueux de revêtir cette peau de passivité, d'écoute, de neutralité bienveillante, de ne plus être dans la position de frimer. J'avais un diapason pendant les interviews et les visionnages de rushes, c'était les yeux qui piquent. J'éprouvais parfois une sorte de tristesse bouleversée, devant les gestes, les expressions ou les mots des unes ou des autres. Il y a des instants de concerts où on atteint ce moment que Bataille définissait comme "là où le cœur défaille", un basculement mystérieux, archaïque, païen. Si ces moments-là fonctionnent, alors on est un peu rachetés.

SK - On pourrait terminer sur Brigitte Fontaine qui explose génialement et drolatiquement tous les codes, y compris ceux du féminisme...

FA – D'autant qu'elle clôt magistralement le film.

B – Elle repose les fondamentaux. Le rock, c'est "fuck", c'est en dehors du monde, c'est contre les parents, contre l'ordre social, contre la bienséance, et ne cherchez pas à comprendre parce que vous ne comprendrez jamais.

FA – Le film commence avec Edith Piaf qui chante la mort et se boucle avec la mort qui chante. Brigitte, il n'y avait que la « captation » live qui l'intéressait, parler la faisait chier. Elle est accompagnée par Yann Péchin, génial guitariste de Bashung, et elle le dit elle-même : "Je suis morte plusieurs fois, j'ai ressuscité plusieurs fois, et je vous encule". En chantant ce morceau, elle nous dit fuck l'amour, fuck la mort, ta gueule le verbe. C'est la fin du film. ■



JENNNY BETH

“ Quand j’ai commencé à chanter [...] j’avais une toute petite voix. J’ai découvert une voix plus importante vers mes 18 ans. J’ai pris des cours d’opéra et là [...] une voix que j’ai jamais entendu, avec une puissance, avec quelque chose de plus fort et plus enraciné. [...] Ma prof à l’époque m’avait dit que c’est une voix pour conquérir le monde.”

PHOTO © SONJA SEIF 2019 - ILLUSTRATION FINE - ARTE FRANCE CINÉMA - INA

CAMÉLIA JORDANA

“ Ma voix éraillée est si singulière qu’elle provoque des réactions radicales. Soit les gens sont touchés, soit ça les horripile ; dans les deux cas, ça touche, mais pas dans le même sens.”



PHOTO © SONJA SEIF 2019 - ILLUSTRATION FINE - ARTE FRANCE CINÉMA - INA

CHARLOTTE GAINSBURG

“ Je me trouve masculine. J’avais l’impression de ne pas être à la hauteur de canon beauté de mes parents. C’était lourd à porter. Je pouvais être moche et je pouvais être jolie... Je peux être que moi même sur scène. Je ne peux pas me cacher derrière un personnage. Alors je m’amuse de plus en plus.”



PHOTO © SONJA SEIF 2019 - ILLUSTRATION FINE - ARTE FRANCE CINÉMA - INA

FRANÇOIS ARMANET

Journaliste depuis 1981 à *Libération*, rédacteur en chef à *Libération* (1998-2002) et au *Nouvel Observateur* (1989-1998, puis 2002-2019).

Autour de la première encyclopédie du cinéma de kung-fu (***Ciné Kung Fu***, Ramsay, 1988, avec Max Armanet) et organisateur des 2 premières rétrospectives à la Cinémathèque Française consacrées au cinéma de Hong Kong (1990, 1997).

Auteur et réalisateur de ***La Bande du Drugstore*** (Festival de Berlin, 2002).

BAYON

Journaliste (rock-livres-cinéma) depuis 1978 à *Libération*, créateur du Service Musique (1981), responsable du service Culture (2010-2014).

Record de ventes pour ***Gainsbourg raconte sa mort***, 1991, 850 000 exemplaires.

Auteur de nombreux livres dont ***Les Animals*** (Prix Interallié 1991).



